Serge Stolf

UN PAPE
DANS LA TOURMENTE :
PIE VI, DE ROME À VALENCE

Éditions Delatour France

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à Mgr Pierre-Yves Michel, Évêque de Valence, qui a bien voulu honorer cet ouvrage de son intérêt et d'un avant-propos, à Mme Angélique Berruyer et à M. Michel Rouchon qui, aux Archives diocésaines de Valence, m'ont aidé dans mes recherches avec une grande disponibilité et une extrême compétence, à Mme Sophie Vasseur, responsable de la Médiathèque drômoise des sciences religieuses, au Père Christian Rochegude, aux relecteurs attentifs de ce texte, ainsi qu'à toutes les personnes qui ont courtoisement répondu à mes demandes de documentation aux Archives départementales de la Drôme, au Musée de Valence (Mme Candy Khéniche), aux Archives municipales de Valence (M. Julien Mathieu, Mme Charlotte Serna), à la Conservation du Patrimoine de la Drôme (Mme Laurence Pommaret), à la Médiathèque de Valence (Mme Taos-Hélène Tani).

PRÉFACE DE MONSEIGNEUR MICHEL, ÉVÊQUE DE VALENCE

J'avais appris dès mon arrivée dans le diocèse de Valence que le pape Pie VI était mort à Valence le 29 août 1799 dans des conditions dramatiques, sous le Directoire, dans le contexte des années qui ont suivi la Révolution Française. Cependant, je n'avais jamais eu l'occasion de découvrir son itinéraire de chrétien et de pasteur ni de prêter attention à la façon dont il a traversé les événements douloureux auxquels il a dû faire face. Grâce à cette biographie rédigée avec rigueur et profondeur par Monsieur Serge Stolf, professeur émérite de l'université de Grenoble, je ne regarderai désormais plus de la même façon le buste du Pape Pie VI installé au fond du chœur de la cathédrale de Valence !

En 1999, s'était tenu à Valence un colloque universitaire pour commémorer le bicentenaire de la mort du Pape Pie VI, dans le prolongement de la célébration présidée par le cardinal Etchegaray, envoyé du pape Jean-Paul II, avec mon prédécesseur Monseigneur Didier-Léon Marchand. Et voici que cette publication vient apporter une contribution très éclairante à l'histoire d'un pontificat mal connu, à

l'occasion de la célébration prochaine du tricentenaire de la naissance du pape Pie VI le 25 décembre 1717, à Cesena (Italie), que cette ville va commémorer à la fin de cette année.

Pie VI est le dernier pape du XVIII^e siècle, un siècle marqué par le progrès des idées des « Lumières » en France et en Europe, et par l'offensive menée par les philosophes contre l'Église catholique et en particulier l'Église romaine. Certains États catholiques eux-mêmes tentent de créer des églises nationales, et ces nouveaux rapports de force sont vécus par Pie VI comme des empiètements sur les droits et l'indépendance de l'Église. La Révolution française est sans aucun doute l'épreuve la plus difficile que devra affronter Pie VI. Avec la Constitution civile du clergé, le pouvoir civil pensait pouvoir fonctionnariser le clergé et le séparer de Rome, créant à l'intérieur de ce clergé une division contre laquelle Pie VI tentera de défendre l'exigence d'une unité. C'est également contre l'idée d'une liberté dégagée de toute référence à Dieu et contre l'individualisme naissant que ce pape s'efforça de répondre, par des lettres apostoliques et des encycliques largement citées dans l'ouvrage. À travers l'histoire de Pie VI, ce sont les rapports entre État et Église qui sont évoqués, à un moment crucial de l'histoire de la modernité naissante.

Avec l'Église diocésaine de Valence, je suis reconnaissant à Monsieur Stolf d'avoir laissé transparaître la foi vivante du Pape Pie VI, sa charité pastorale ainsi que sa liberté intérieure. Avec ses

limites humaines, au milieu des circonstances de son époque mouvementée, Pie VI a vécu intensément la promesse de Jésus à l'Apôtre Pierre après que celui-ci ait proclamé sa foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle ». (Matthieu 16, 18) Nous comprenons mieux comment le Pape Pie VI a été un témoin authentique du Christ, et de quelle manière il a eu à rendre raison de son espérance (1^e lettre de Pierre 3, 14).

Grâce à cette meilleure connaissance de la vie et du ministère du Pape Pie VI, nous recevons un appel pour témoigner aujourd'hui de notre foi au Christ ressuscité, chacun à notre place, comme des serviteurs libres et audacieux de la société où le Seigneur nous envoie. Un des papes du XXI^e siècle l'a réaffirmé de façon lumineuse : « L'Église n'a pas de solutions techniques à offrir et ne prétend aucunement s'immiscer dans la politique des États. Elle a toutefois une mission de vérité à remplir, en tout temps et en toutes circonstances, en faveur d'une société à la mesure de l'homme, de sa dignité et de sa vocation ». (Benoît XVI, L'amour dans la vérité, n° 9)

+ Pierre-Yves Michel
Évêque de Valence

INTRODUCTION

Hasard ou volonté de Dieu – *sarà come Dio vorrà*, comme il le répétait – Pie VI, 250^e pape de l'Église catholique, mourut à Valence, dans le département de la Drôme, le 29 août 1799, prisonnier et otage du Directoire. Bonaparte, qui en apprit la nouvelle lors de son bref passage à Valence, à son retour d'Égypte, eut ce mot : « J'en suis fâché¹ », dans lequel il ne faudrait surtout pas voir l'expression d'une grande contrariété. Ainsi s'achevait un long règne – 24 ans, 6 mois et 14 jours – dans une petite ville française, sur un sol étranger, d'un homme, partageant dans sa vieillesse le sort de tant d'autres prêtres ou évêques, déportés ou fusillés au cours de la Révolution française. Ce sont précisément ce règne et la personnalité de ce pape, le dernier du XVIII^e siècle, dont cette courte biographie entreprend de retracer les faits majeurs et les traits marquants, à trois cents ans de sa naissance – le 25 décembre 1717 – que sa ville natale, Césène,

¹ *Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI*, par l'abbé Baldassari, traduite de l'italien, Librairie catholique de la Périsse, Paris-Lyon, 1842, p. 560-564.

commémorera solennellement. L'histoire de la papauté de cette fin du XVIII^e siècle a fait l'objet d'études essentiellement générales, mais les travaux les plus récents d'historiens comme Bernard Plongeron, Philippe Boutry et Gérard Pelletier ont contribué à en faire mieux connaître les ressorts politiques face aux revendications de la pensée dite des « Lumières », et aux changements décisifs dont la Révolution française a été la principale initiatrice.

Si celle-ci a constitué pour l'Église catholique, pour ses membres et pour son chef, la plus dure épreuve qu'elle eut à affronter, Pie VI est loin d'en avoir été un protagoniste épisodique, souvent jugé avec une sévérité que les passions du temps expliquaient, mais qui requiert aujourd'hui un exposé moins succinct de la pensée qui anima son action – et sa *réaction* – et justifia ses nombreuses prises de positions. Le risque inhérent à une biographie est de faire du singulier une entrée dans le général, et de tisser entre l'individu et le collectif des liens déterministes. Pie VI a réagi, comme l'ont fait tous les acteurs de cette histoire, le clergé de France en premier lieu, à une situation inédite, et les interrogations que lui-même posa sur l'opportunité et la qualité de sa parole s'inscrivent dans un contexte qu'il convient d'éclairer. Le prétexte biographique ne doit pas faire camper à l'avant-scène une figure isolée, enfermée dans des schémas de pensées imperméables à la modernité. Cette intransigeance même qu'on lui a reprochée répond à d'autres logiques d'intransigeance qu'on ne peut minimiser. La parole de Pie VI n'a

pas été rare, à en juger par la collection des brefs et des encycliques consultables non seulement dans les ouvrages cités dans les pages qui suivent, mais aussi sur le site officiel du Vatican. Nous nous sommes efforcé d'en produire autant que possible des extraits, depuis la toute première encyclique aux derniers brefs, bien que leur lecture intégrale soit préférable à n'importe quel florilège.

Ce pontificat, l'institution qu'il incarne, s'est trouvé confronté à une contestation qu'un historien désignait comme « la rébellion de l'intelligence² », formule ambiguë selon le point de vue où l'on se place. Or, il importe avant tout de se placer, aussi malaisé que cela soit à plus de deux siècles des événements, dans le contexte particulier où évoluaient cette rébellion et la contestation qui lui fut opposée. Pie VI réagit en fonction de l'idée que lui et ses prédécesseurs se faisaient des droits de l'Église, une Église certes adossée aux monarchies catholiques, mais avec lesquelles elle avait eu aussi maille à partir et vis-à-vis desquelles il lui fallait maintenir l'indépendance de ses structures disciplinaires. Les « despotes éclairés » eurent beau jeu de profiter de la faiblesse d'une Église qui, à sa mission spirituelle, joignait la gestion d'un domaine temporel, levier sur lequel jouaient les prétentions des puissances civiles à assujettir l'Église, comme le montreront aussi la dépossession infligée à Pie VI de sa souveraineté et son expulsion de Rome. C'est

² Daniel-Rops, *L'Église des temps classiques. L'ère des grands craquements*, t. 2, Paris, Fayard, 1958, p. 7.

pourquoi nous avons accordé à la première partie de ce pontificat l'attention que méritait la défense opposée par Pie VI aux prétentions de ces despotes à vouloir créer des églises nationales réformées selon leurs vues.

Enfin, l'attention doit être portée aux mots et aux idées portées par ces mots. Les philosophes des Lumières n'ont eu de cesse de dénoncer dans la religion catholique, et plus largement chrétienne, un « fanatisme », englobant dans leur critique au premier chef la papauté et, dans un mépris plus grand encore, le peuple « superstitieux » et crédule. Le mot « fanatisme », qui connaîtra son acmé pendant la Révolution, est-il l'expression de cette révolte de l'intelligence qui se voulait le porte-voix de la raison ? À rebours, Pie VI désignera dans les principes nouveaux (*novitates*) les racines d'un mal qui, selon lui, portait à une destruction sociale et morale. Seule une approche contextualisée permet de comprendre l'enjeu de ce lexique où le mot « liberté », par exemple, sera mis en discussion, parce qu'il avait pour les uns une évidence indiscutable et qu'il impliquait, pour les autres, détaché de toute référence à Dieu, un individualisme devenu le dissolvant d'une cohérence indispensable aux liens sociaux.

Nous espérons que cette biographie, éloignée de toute intention hagiographique ou apologétique, donnera au lecteur curieux le désir de s'informer sur l'une des pages et sur l'un des pontifes les plus controversés de l'histoire de l'Église et de la papauté au XVIII^e siècle.

PARTIE I

DU BERCEAU FAMILIAL AU TRÔNE DE SAINT PIERRE

Le 25 décembre 1717, vers minuit, l'épouse du comte Braschi mit au monde un garçon – notre futur Pie VI – qui reçut, deux jours plus tard, avec le baptême, les noms d'Angelo Onofrio Melchiorre Natale (Noël) Giovanni Antonio. On retiendra son prénom courant : Giannangelo (Jean-Ange). Il est le premier né d'une famille de patriciens, établie à Cesena (Césène), sur les terres pontificales. Cette ville, alors modeste, est située au cœur de la Romagne, à quelques kilomètres de la mer Adriatique. On l'appelle parfois « ville des trois papes » : en effet, le successeur immédiat de Pie VI, Pie VII Chiaramonti, y vit lui aussi le jour, et Benoît XIII en avait été l'évêque pendant quelques années.

À l'époque, la Romagne faisait partie de l'État pontifical, ou domaine temporel de l'Église, disparu en 1870, et réduit aujourd'hui au territoire de la Cité

du Vatican. Quand, au VIII^e siècle, l'Église parvint à constituer l'embryon d'un État territorial à partir de Rome et des terres alentour, on l'appela Patrimoine de Saint Pierre (*patrimonium Sancti Petri*). Un peu avant l'An Mille, la papauté, pour mieux asseoir les droits et privilèges temporels que lui aurait accordés l'empereur Constantin le Grand sur l'Occident, fit valoir un document³ dont l'humaniste Lorenzo Valla, au XV^e siècle, démontra le caractère apocryphe. Cela n'ôta rien à la légitimité des possessions de l'Église, mais permit à une critique radicale des textes de rétablir la vérité historique. Les États de l'Église s'étendirent progressivement en une longue bande de territoires comprenant, du sud au nord de la péninsule italienne, le Latium, l'Ombrie, les Marches, la Romagne et Bologne. L'Église exerçait également une suzeraineté sur le duché de Parme et de Plaisance, et une autre sur le Royaume de Naples. Pour l'investiture de ce fief, les souverains offraient au pape un tribut de vasselage consistant en une mule blanche (dite *haquenée*) et une bourse de cinq mille ducats, somme symbolique. Enfin, ces États s'augmentèrent du Comtat Venaissin (1274) et d'Avignon (1348), situés en dehors de l'Italie, et administrés par des vice-légats.

Le successeur de l'Apôtre Pierre, le vicaire du Christ, tête visible de l'Église et fondement de son unité, Souverain (et) Pontife, règne donc aussi, en

3 Connue sous le nom de *Donatio Constantini*, « Donation de Constantin ».

ce XVIII^e siècle, sur un État d'assez vaste étendue dans l'échiquier politique d'une Italie divisée en républiques et principautés autonomes. Cet État garantit en quelque sorte la liberté d'action du Saint-Siège et celle de l'Église sur le plan international. Le pape est donc responsable de la gestion et de l'intégrité de ce domaine. Celui-ci est constitué de terres en partie médiocres. Au sud de Rome, la malaria sévit dans les Marais Pontins. Dès le XV^e siècle, la papauté lança des projets d'assèchement de cette zone marécageuse, mais ils n'aboutirent guère : le travail le plus considérable fut accompli à l'initiative de Pie VI, comme nous le verrons. Les treize provinces sont régies par des gouverneurs ou des légats. Un Secrétaire d'État a la haute main sur l'administration de l'État pontifical. Le Sacré Collège des cardinaux constitue une sorte de sénat jouant un rôle de conseil et de modération dans les décisions concernant l'exercice du pouvoir temporel par un souverain qui n'est pas absolu. Mais l'autorité peine à s'imposer à des particularismes hérités d'une longue histoire, au refus que les grandes familles romaines et les propriétaires terriens opposent aux tentatives de réformes. Le rendement insuffisant de l'agriculture, le faible développement de l'industrie contribuent à mettre en difficulté les finances pontificales, dont la balance économique deviendra de plus en plus déficitaire au cours du XVIII^e siècle. À vrai dire, tout au long de ce siècle, la puissance prêtée à la papauté accuse en réalité une faiblesse sur le plan international.

Les voyageurs persans de Montesquieu en faisaient le constat :

Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il était autrefois redoutable aux princes même : car il les déposait aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette et de Géorgie. Mais on ne le craint plus⁴.

Cette papauté n'est plus le guide des nations, et son effacement de la scène européenne sera de plus en plus évident au long du siècle. Elle est loin de pouvoir jouer son rôle de médiation pacifique dans les conflits des grandes puissances européennes, comme lors de la guerre de Succession d'Espagne entre Louis XIV et les Habsbourgs (1701-1713). Les faibles contingents militaires de Clément XI (1700-1721) ne purent s'opposer au passage des troupes impériales sur les terres de l'Église. Le rapport des forces – comme celui lancé à la fin de ce siècle par Bonaparte à Pie VI – tenait déjà en quelques mots : « Le pape, combien de divisions⁵ ? »

Revenons à Jean-Ange Braschi, venu au monde l'année même où la défaite des armées turques à Belgrade mit un frein à l'islamisation des Balkans. L'enfant fait montre d'une intelligence précoce et d'une mémoire exceptionnelle. Ses parents le confient, à dix ans, au Collège des Jésuites de leur ville. Pédagogie

4 *Lettres persanes* (1721), lettre 29.

5 Réponse de Staline à P. Laval (1935) pour lui signifier le peu de compte qu'il faisait du Saint-Siège et du respect de la religion catholique en URSS.

exigeante, solide formation littéraire et scientifique caractérisent l'enseignement dispensé dans ces collèges – l'Europe en compte plus d'un demi-millier – qui ont vocation à « admettre des jeunes gens qui, par leur bonne conduite et leurs talents, donneraient l'espoir de devenir des hommes à la fois probes et savants pour travailler dans la vigne du Christ », comme l'écrivait saint Ignace de Loyola⁶. Jean-Ange étudie également le droit et s'y spécialise, puisqu'il obtient, en avril 1735, sa licence *in utroque jure*, « dans l'un et l'autre droit », civil et canonique. Juriste de formation, le jeune licencié ne manifeste pas de vocation à l'état ecclésiastique, mais poursuit ses études de jurisprudence à l'université de Ferrare où son oncle maternel est auditeur (un conseiller juridique) auprès du cardinal Ruffo qui fait de Jean-Ange son secrétaire.

En février 1740, le pape Clément XII mourait à 88 ans. Atteint de cécité, cloué au lit par la goutte, il ne délaissait pas pour autant les affaires de l'État et fit preuve d'autorité spirituelle en émettant la première bulle de condamnation de la franc-maçonnerie, *In eminenti apostolatus specula* (*Élevé au siège éminent de l'apostolat*), le 28 avril 1738. Constatant le progrès des loges – qui comptait des catholiques, laïques et ecclésiastiques – en France, en Italie, à Rome même, la bulle condamnait, jusqu'à l'excommunication, l'appartenance à ces

sociétés [dans lesquelles] des hommes *de toute religion et de toute secte*, affectant une apparence d'honnêteté naturelle,

⁶ *Constitutions*, IV, § 308.

se lient entre eux par un pacte aussi étroit qu'impénétrable [...] [scellé par] l'obscurité du secret⁷.

Le texte, en l'absence de référence précise sur les contenus incriminés, vise le caractère hermétique et occulte des enseignements, ainsi que son relativisme religieux. L'incompatibilité entre foi catholique et appartenance maçonne sera réitérée à la suite de Clément XII, à commencer par son successeur, Benoît XIV⁸, puis confirmée jusqu'à nos jours. La condamnation n'eut alors apparemment guère d'effets.

Appelé à Rome pour le conclave, le cardinal Ruffo emmène avec lui Jean-Ange qu'il choisit comme conclaviste⁹. La durée du conclave fut exceptionnellement longue : six mois, au terme desquels un compromis permit d'élire, le 17 août 1740, le cardinal Prospero Lambertini, qui prit le nom de Benoît XIV. Tout incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, les souverains des puissances catholiques détenaient alors, dans les élections du conclave, un droit, dit d'*exclusive*, dont ils usaient pour écarter ou exclure tel ou tel candidat qui n'était pas à leur convenance. Le nouvel élu révéla, pendant son pontificat, les qualités d'une forte personnalité :

7 Texte latin dans *Magnum bullarium romanum*, éd. Gosse, Luxembourg, t. 15, 1748, p. 184. Traduction française anonyme dans *Le Spectateur belge*, Bruges, vol. 11, 1820, p. 270-273.

8 *Providas Romanorum (Les sages lois et sanctions des Pontifes Romains)*, 18 mai 1751. — Voir aussi la *déclaration* de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, 26 novembre 1983.

9 Clerc ou laïque attaché au service d'un cardinal pendant la durée d'un conclave.

à une grande piété, il unit une rigueur doctrinale sans faille, une ouverture d'esprit apte à saisir les problèmes surgis de la pensée moderne. Lambertini avait le sens de l'humour. Durant le conclave, pour trancher les hésitations, il eut ce mot : « Vous voulez un saint ? élisez Gotti. Un politique ? élisez Aldobrandini. Un âne (*asino*¹⁰) ? élisez-moi. » Benoît XIV déploya dans l'exercice de sa charge de grandes qualités : bon administrateur du Patrimoine de Saint-Pierre, soucieux des pauvres et des malades, il porta en outre ses efforts sur la nécessité de former solidement l'intelligence catholique. Le 3 décembre 1740, il publia une première lettre encyclique, *Ubi primum* (*Dès le premier moment*), où il appelle les évêques à la plus grande vigilance sur la qualité de la formation doctrinale des prêtres et à de fréquentes visites pastorales. Dans une autre encyclique du 26 juin 1754, *Cum religiosi aequae*, il renouvelle son exhortation à une catéchèse rigoureuse de la doctrine chrétienne. Pour lutter contre les erreurs, la censure ne suffit pas. La défense de la vérité chrétienne ne peut se passer de culture ni d'érudition. Les sciences physiques et astronomiques progressent : Benoît XIV fait retirer de l'*Index* des livres interdits les ouvrages prenant la défense des systèmes de Copernic et de Galilée. Notons en passant que Voltaire, en 1745, dédia à ce pontife sa tragédie *Le fanatisme, ou Mahomet le prophète*, voulant consacrer « au chef de la véritable religion un écrit contre le

10 La traduction « un brave homme », qui en est souvent donnée, est bien édulcorée.

fondateur d'une religion fausse et barbare » : à quoi Benoît XIV répondit à son auteur, en lui envoyant sa bénédiction apostolique, qu'il l'avait lue « avec un très grand plaisir¹¹ ». Il n'en condamna pas moins les œuvres du « philosophe », mais – soulignons-le – après les avoir lues.

Jean-Ange Braschi succéda à son oncle comme auditeur du cardinal Ruffo. Celui-ci, nommé évêque des diocèses d'Ostie et de Velletri, près de Rome, lui en confia l'administration. Jean-Ange fixa sa résidence à Velletri, où il ne tarda pas à être rejoint par la guerre opposant le roi de Naples et de Sicile (un Bourbon d'Espagne) aux Autrichiens qui en revendiquaient la légitime possession. À Velletri, le 11 août 1744, les deux armées se livrèrent bataille. Le sang-froid dont Braschi fit preuve en la circonstance empêcha le pillage de l'évêché, et sauva les archives de la chancellerie militaire napolitaine, ce qui lui valut d'être remarqué par le roi de Naples. Aussi le pape, deux ans plus tard, l'envoya-t-il auprès de ce monarque pour régler un conflit de juridiction. Braschi mena la négociation avec succès et reçut la récompense de ses bons services : le pape en fit l'un de ses camériers secrets¹².

En 1753, à la mort du cardinal Ruffo, son protecteur, il est nommé au poste de secrétaire particulier de sa Sainteté, et entre ainsi dans la prélature. Par ses

11 Œuvres de Voltaire, Paris, Lefèvre, 1830, p. 10-12.

12 Le camérier secret remplissait une fonction protocolaire pour les audiences privées.

nouvelles fonctions, attaché au service personnel du pape, celui qui se destinait à une carrière d'avocat fait désormais partie de la Curie et de ce qu'on appelle la *famille* (l'ensemble du personnel) pontificale : *familier* du pape, il voit s'ouvrir à lui une voie de promotion à des offices curiaux et à la prébende d'un canonicat. En effet, le 17 janvier, il est fait chanoine de Saint-Pierre. En 1758, il reçoit les ordres majeurs : sous-diaconat, diaconat, sacerdoce. Il est prêtre, à présent, à 41 ans. Cette même année, il est nommé référendaire des deux Signatures, chargé de *référer* au Pontife les demandes de Grâce et de Justice : cette fonction marque son entrée dans la haute administration de la Curie¹³.

Le 6 juillet 1758, on élit le Vénitien Rezzonico, Clément XIII. Ce pontificat est marqué par l'offensive contre les Jésuites, mais aussi par la résistance qu'oppose ce pape aux attaques de l'esprit « philosophique » contre l'Église et ses dogmes. La méthode, dans certains articles de l'*Encyclopédie*, est bien rodée. Ainsi, l'article CHRISTIANISME, de Diderot, insinue le doute sur « le fanatisme et la superstition » sous-jacents au christianisme :

Vous me direz peut-être que le meilleur remède contre le fanatisme & la superstition, seroit de s'en tenir à une religion qui prescrivant au cœur une morale pure, ne commanderoit point à l'esprit une créance aveugle de dogmes qu'il ne comprend

13 Philippe Boutry, *Souverain et pontife. Recherches prosopographiques sur la Curie romaine à l'âge de la Restauration (1814-1846)*, Publications de l'École française de Rome, 2002, p. 197-198.

pas : les voiles mystérieux qui les enveloppent ne sont propres, dites-vous, qu'à faire des fanatiques [...]. Mais raisonner ainsi, c'est bien peu connoître la nature humaine : un culte révélé est nécessaire aux hommes ; c'est le seul frein qui puisse les arrêter. [...] La voie des raisonnements n'est pas faite pour le peuple¹⁴.

Le christianisme, lit-on entre les lignes, n'est donc fait que pour le peuple incapable de « s'éclairer du seul flambeau de la raison », autant dire un peuple d'imbéciles. Même son de cloches, mais avec plus de vigueur et porté par une ironie cinglante, chez le baron d'Holbach, dans sa *Théologie portative* (1768) : « ÉDUCATION CHRÉTIENNE – Elle consiste à faire contracter dès l'enfance aux petits chrétiens l'habitude salutaire de déraisonner¹⁵... ». La religion se réduit donc à être la dispensatrice d'une morale universelle, et Voltaire se flatte de démontrer que Jésus « qui prêchait dans les villages une bonne morale [...] aurait condamné avec horreur notre christianisme tel que Rome l'a fait [...] absurde & barbare¹⁶. »

La contre-offensive chrétienne existe, mais pour la conduire, il faudrait, disent certains, un autre Pascal, un nouveau Bossuet, et ranimer pour ce combat les études de théologie, comme le voulait Benoît XIV. Quant à Clément XIII, il condamne, comme vient de le faire le Parlement de Paris, *L'Encyclopédie*, dans une lettre apostolique du 3 septembre 1759. Dans son

14 *Encyclopédie*, 1^e édition, 1751.

15 *La théologie portative ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*.

16 *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques*, t. VI, 1777 (Dieu et les hommes, ch. 33).

encyclique *Christianae Reipublicae*¹⁷ (*Le salut de la République chrétienne*), il s'alarme du matérialisme qui s'étend et de « la liberté sans contrôle [*licentia*] » donnée au déferlement de livres impies dont l'unique objet est « la destruction du peuple chrétien » :

Des hommes pervers, qui se sont tournés vers les mensonges et ne sont porteurs d'aucune saine doctrine [...] troublent la pure source de la foi et battent en brèche les fondements de la religion [...]. La foi des gens simples [*simplicium fides*] est tournée en dérision. [...] Il faut combattre, comme l'exigent les circonstances, avec acharnement, et, dans la mesure de ses forces, éradiquer le fléau mortel [*mortifera perniciēs*] de tant de livres [...]. Faites tout ce qui est en votre pouvoir, par l'action et par la parole, pour attaquer l'erreur à la racine.

Au-delà de la lucidité du constat, on décèle une attaque à la liberté de circulation des livres et des idées, ce qui revient à donner des armes à l'adversaire contre soi-même. Ces mêmes adversaires n'en veulent pas moins « purger » la France de ses Jésuites : la tolérance proclamée au nom de « la douceur et [de] la persuasion¹⁸ » (Diderot) trouve – tout de même ! – sa limite dans la destruction de l'adversaire.

Un front s'est ouvert contre la Compagnie de Jésus, fer de lance de la Réforme catholique, dont la réussite suscitait depuis longtemps à ses membres des cohortes d'ennemis. Les griefs étaient aussi nombreux qu'hétérogènes : « Ils étaient haïs ou enviés », écrit en

17 25 novembre 1766. Texte latin dans *Bullarii romani continuatio*, Rome, 1838, t. 3, p. 225-227.

18 *Encyclopédie*, 1766 : article TOLÉRANCE.